

7. APPROCHE BIOGRAPHIQUE ET SCIENCE ECONOMIQUE

(le rôle du fait humain en Economie) (1)

par Philippe COUTY (Economiste)

---:---:---:---:---:---

Les recherches actuellement en cours sur les Mourides en zone arachidière sénégalaise ont pris une double orientation : relevés quantitatifs (budgets, emplois du temps etc.) d'une part, interviews approfondies d'autre part. L'intérêt présenté par ces deux types de matériaux est très inégal, pour deux raisons :

- Alors que les relevés ne peuvent guère être effectués que par des enquêteurs, les interviews sont conduites par les chercheurs eux-mêmes. La confiance que l'on peut accorder aux résultats diffère dans l'un et l'autre cas.
- Les matériaux recueillis grâce aux relevés ne sauraient donner lieu qu'à une description toute extérieure, comme il en existe déjà abondamment. Au contraire, on espère fonder sur les interviews une étude qualitative assez poussée des comportements et des motivations économiques dans la zone de référence.

Ces interviews tournent autour de quelques thèmes, toujours les mêmes : installation dans le village, événements de la vie collective ou privée, problème de l'eau, problème foncier, coopératives, doctrine mouride et orthodoxie musulmane... Un effort est tenté pour que les informateurs traitent ces thèmes dans le cadre d'un compte-rendu biographique personnel, ce qui veut dire que des points de vue très subjectifs sont recueillis sans hésitation, et même systématiquement recherchés. Cela ne va pas sans poser divers problèmes,

(1) Le sous-titre n'est pas de l'auteur (NDLR).

et c'est ce qui m'a amené à lire l'ouvrage dont il va être rendu compte ici.

Il s'intitule "L'Histoire de vie en Anthropologie" (1) et fait partie d'une série de manuels qui exposent "un aspect maîtrisable (manageable) de la méthodologie anthropologique moderne". Dans tous ces manuels, on trouve "des aspects significatifs des procédés de collecte, de classification et d'interprétation des données" (2). Les auteurs sont tous des professionnels ayant travaillé sur le terrain. L. L. LANGNESS, par exemple, l'auteur du livre résumé ici, est professeur de psychiatrie et d'anthropologie à l'Université de Washington. Il a travaillé chez les Indiens Clallam (Côte NW de l'Amérique du Nord) et en Nouvelle-Guinée. Son livre paraît être le seul qu'on ait écrit sur le sujet depuis l'ouvrage de KLUCKHOHN (qui date de 1945) (3). Très schématiquement, il contient :

- une revue de la littérature permettant de se faire une idée des antécédents et du statut actuel de l'approche biographique dans la recherche ;
- une discussion du contexte théorique dans lequel les histoires de vie prennent leur signification ;
- une description des procédés d'enregistrement et des problèmes pratiques à surmonter ;
- une copieuse bibliographie d'ouvrages biographiques ou méthodologiques.

Je me propose de donner de cet ouvrage un résumé plus détaillé qu'on ne fait habituellement, de manière à éviter aux lecteurs d'avoir à se reporter au texte original - d'ailleurs assez peu agréable à lire. Je poserai ensuite la question de savoir en quoi la technique des Histoires de vie peut intéresser des économistes.

(1) The Life History in Anthropological Science, par L.L. LANGNESS, HOLT, RINEHART & WINSTON, New-York 1965.

(2) Autres titres parus dans la collection :
- Understanding an African Kingdom : Bunyoro (par J. BEATTIE).
- Manual for Kinship Analysis (par E. SCHUSKY).

(3) Clyde KLUCKHOHN - 1945 - The Personal document in Anthropological Science. In "The Use of Personal Documents in History, Anthropology and Sociology", New-York, Social Science Research Council Bulletin 53, pp. 78-173.

I.

Le livre s'ouvre sur une thèse intéressante : tout ce que raconte un informateur est toujours conçu par lui comme lié à sa biographie personnelle. Quant aux observations directes, le chercheur les vit elles aussi comme une expérience personnelle. En un sens, par conséquent, et au moins virtuellement, toute anthropologie est biographique (p. 4). LANGNESS ne s'intéresse toutefois qu'aux biographies entendues au sens étroit du terme (ou histoires de vie), c'est-à-dire aux compte-rendus détaillés de la vie d'une personne, faits par cette personne elle-même, ou par une autre, ou provenant de ces deux sources à la fois.

La suite du chapitre 1 examine les façons dont les anthropologues ont utilisé jusqu'ici l'histoire de vie (1). Avant 1925, les biographies sont généralement des documents non scientifiques, dont le contenu n'offre que peu d'intérêt au point de vue psychologique ou anthropologique. Avec "Crashing Thunder", de Paul RADIN (1926) apparaît le premier travail rigoureux en ce domaine, bien qu'à certains égards la limite ainsi établie puisse être repoussée à 1920 (parution de l'ouvrage de THOMAS et ZNANIECKI, "The Polish Peasant in Europe and America").

A la différence de RADIN, qui s'intéressait avant tout à la notion de culture (et non au problème de la personnalité, ou de l'individu-dans-la-culture), SAPIR s'employa à rapprocher psychologie et psychiatrie d'une part, anthropologie d'autre part ; il eut donc une grande influence sur l'école qui a étudié les rapports entre culture et personnalité (Ruth BENEDICT). En 1935, l'intérêt pour les histoires de vie augmenté (2) et culmina vers 1945, avec le livre de KLUCKHOHN, déjà cité, pour retomber ensuite.

LANGNESS constate aux environs de 1945 une convergence entre les deux tendances symbolisées par RADIN et SAPIR. Cette convergence apparaît nettement dans les ouvrages de Cora DUBOIS (The People of Alor, 1944) et de KARDINER (The Psychological frontiers of society, 1945). Par la suite, "les chercheurs ne paraissent pas s'être concentrés sur les biographies autant qu'on aurait pu s'y

(1) L'auteur s'intéresse surtout aux ouvrages américains.

(2) Publication de "Criteria for the Life History", de John DOLLARD, 1935.

attendre" (p. 12). Cette désaffection semble due aux délais exigés par cette technique ainsi qu'à sa difficulté.

A quoi au juste cette technique a-t-elle servi ? D'abord à dépeindre une culture, ou un phénomène de changement culturel - mais parfois dans des buts littéraires (1). Egalement à décrire certains aspects d'une culture habituellement négligés - c'est le cas des biographies féminines, dont un bon exemple est fourni par le livre que F. SMITH (Baba of Karo, 1954) a écrit sur une femme Haoussa. Enfin pour enregistrer des faits culturels difficilement dissociables de leur contexte biographique : rêves, hallucinations, expériences religieuses...

Lorsqu'on utilise une biographie pour étudier l'évolution d'une culture, conclut LANGNESS, on reconnaît au moins implicitement l'intérêt d'une approche psychologique qui redonne sa place à l'individu. Dès qu'on s'intéresse au changement culturel, on peut en fait difficilement éviter de postuler l'existence de variables psychologiques et d'employer des concepts tels que ceux de motivation ou d'attitude. Or ces concepts et ces variables ne peuvent s'appréhender qu'à travers des cas individuels.

*

* *

Et aujourd'hui ? Comment pourrait-on utiliser des biographies recueillies de manière scientifique ? C'est à cette question que le chapitre 2 (Usages potentiels de l'Histoire de vie) se propose de répondre.

Voici, vues par LANGNESS, les grandes rubriques d'utilisation potentielle des histoires de vie :

- 1) Description précise d'une culture.
- 2) Observation des déviants et mesure de l'extension possible des déviations. Etude de la "culture implicite".
- 3) Structure culturelle : découpage entre faits économiques, politiques, religieux, etc.

"Surtout si elle est recueillie d'une manière non-directive, une biographie n'entre pas nécessairement dans les limites des catégories imposées de l'extérieur" (p. 22).

(1) LANGNESS rend à Oscar LEWIS un hommage mérité, mais il regrette que cet auteur se soit peu préoccupé des liaisons théoriques entre personnalité et structure sociale etc...

4) Changement culturel : quel est le rôle des insatisfaits, des meneurs, des déviants ? LANGNESS constate à ce sujet :

- que nos généralisations sur les modalités du changement sont encore très grossières ;

- qu'elles sont souvent formulées en termes psychologiques (1) alors que les états d'esprit n'ont pu être étudiés psychologiquement dans la plupart des travaux existants, lesquels sont de nature purement historique ; aussi bien, les renseignements sont obtenus auprès d'un grand nombre d'informateurs, sans souci des nuances psychologiques. Quant aux tests, ils saisissent surtout des situations pathologiques (2). En fait, ces études ne permettent pas de raisonner sérieusement sur les facteurs psychologiques du changement - même si l'on reconnaît que ce sont ces facteurs-là qui sont décisifs :

"Une théorie du changement plus significative et plus fine ne peut se construire que sur l'analyse intensive d'un nombre élevé de cas individuels... L'histoire de vie constitue la meilleure méthode pour obtenir les données requises..." (p. 25).

5) Etude de la personnalité. On a fait de la culture ce qui explique la personnalité, alors que l'inverse est peut-être plus vrai. L'intérêt pour les cultures a donc été très vif, tandis qu'on se contentait d'explorer la personnalité grâce à des tests qui sont loin de saisir toutes les variables (3) et qui, de toute façon, ne visent qu'à connaître "peu de chose sur un grand nombre de gens". Le danger est alors d'isoler de leur contexte biographique certaines unités de comportement que l'on a arbitrairement déclarées comparables. Dans un même échantillon de culture, on n'est pas assuré de rencontrer des personnalités, des motivations, des significations semblables.

6) Etude des rôles joués par un même individu (le deuxième stade de la recherche étant constitué par la comparaison des rôles de plusieurs individus).

(1) Par exemple : "L'infériorité entraîne le changement". On pense aux hypothèses d'Everett HAGEN.

(2) Ils renforcent par là même l'hypothèse suivant laquelle les sentiments d'infériorité sont un important facteur de changement.

(3) Variables de personnalité et de comportement.

7) Chance et accident. La critique assez vive de LANGNESS à l'égard de ses collègues anthropologues concerne aussi les économistes :

"Nous répugnons à admettre le facteur chance dans nos schémas parce qu'il ne nous paraît pas scientifique mais pour être complète, une théorie du changement doit tenir compte de ce facteur" (p. 28).

L'étude des cas individuels est encore ici irremplaçable.

8) Valeurs. Ici plus qu'ailleurs, les généralisations sont dangereuses, de même que les versions abstraites tirées de réponses verbales. Le départ entre les valeurs officiellement admises et celles que l'on respecte en fait ne peut s'opérer qu'en suivant dans tous leurs détails le déroulement des biographies.

9) Etudes de socialisation : comment acquiert-on une culture (nous pourrions traduire : comment devient-on agent producteur et consommateur ?).

En conclusion, LANGNESS remarque que la tendance actuelle vers l'empirisme et l'opérationnalisme, la vogue de la linguistique, l'intérêt pour les problèmes de structure sociale, ont contribué à diminuer l'enthousiasme pour les recherches sur les rapports entre culture et personnalité. On a même paru craindre que les anthropologues ne se tourment vers les problèmes psychologiques, tout en reconnaissant (ce qui est assez contradictoire) que les variables de cette catégorie font partie intégrante de la recherche anthropologique. Trop souvent, avoue LANGNESS avec candeur, "nous ne connaissons tout simplement pas assez les gens" (we simply do not know the people well enough). Cela est déjà grave si l'on ne s'intéresse qu'à la culture, mais cela devient crucial si l'on a des préoccupations psychologiques". Il est temps de reconnaître la nécessité d'une réorientation de la méthodologie "vers une connaissance plus intime et plus nuancée des agents individuels".

*

* *

Dans le dernier chapitre, consacré aux questions pratiques, on trouve d'intéressantes remarques sur la technique de collecte des biographies. Avec beaucoup de bon sens, par exemple, LANGNESS montre qu'on ne doit pas hésiter à recueillir des histoires de vie si l'on ignore la langue locale. On peut parfaitement se contenter d'apprendre quelques mots ou phrases permettant de suivre la conversation et de contrôler l'interprète. On

peut aussi - et c'est la solution que nous adoptons au Sénégal - enregistrer toute l'entrevue au magnétophone. L'interprète n'est alors utilisé que pour indiquer très sommairement le contenu des déclarations, et pour traduire les questions. Le rythme de l'interview n'est donc pas rompu par des intervalles de traduction et de prise de notes. La transcription et la traduction des bandes sont faites à Dakar, et l'on peut y consacrer tout le temps voulu.

Notons aussi quelques observations sur la personnalité que devrait - idéalement - avoir le chercheur (ceci intéresse les personnes chargées de le recruter), sur les problèmes de présentation des données, et sur la grave question de l'anonymat. Je dois dire que les problèmes sont bien énumérés, ce qui est déjà un mérite, mais qu'ils ne sont pas résolus... LANGNESS termine assez faiblement sur ces mots : "There is no substitute for good judgment"!

II

Je voudrais maintenant essayer d'apporter des éléments de réponse à la question suivante : en quoi la technique des histoires de vie peut-elle intéresser des économistes ? Peut-être n'est-il pas inutile de préciser dès le départ qu'il ne saurait être question pour nous de renier ce qui rend notre discipline différente des autres sciences humaines, je veux parler du souci qui lui est propre de formaliser les résultats obtenus, et des succès obtenus dans cette voie (1). En même temps d'ailleurs, je ressens très vivement le besoin d'une recherche qui ne vise pas, avant tout, à isoler des mécanismes et qui accepte d'inclure dans les schémas le flou qu'on doit bien y mettre si l'on a vraiment pris conscience de l'imperfection des méthodes d'approche (problèmes du langage et des traductions) et de l'importance du hasard et de l'inconscient dans les destinées économiques individuelles ou collectives (2).

(1) "Les économistes, les plus formalistes de tous les travailleurs en Sciences Humaines..." (C.W. MILLS, *L'Imagination Sociologique*, Maspéro, Paris, 1967). Voir aussi, p. 214, un passage qui a le mérite de bien marquer les relations entre recherche empirique et recherche théorique, et la hiérarchie qui unit ces deux genres d'activité.

(2) "Il n'y a rien où il faille plus de précautions qu'en tout ce qui regarde le peuple, parce qu'il n'y a rien de plus dérégulé..." (Retz).

*

* *

Et d'abord, quelle pourrait être, dans la Science Economique, la place d'une recherche tournée vers l'étude minutieuse de cas individuels ?

Peut-être devrait-on rappeler, à ce propos, que notre science, "chez les Anglo-Saxons, rejoint la lignée des penseurs qui... débouche sur WITTGENSTEIN et la philosophie analytique. Cette philosophie se caractérise par une répugnance à généraliser, par le souci de l'investigation localisée et poussée le plus loin possible... par une méthode qui pourrait être qualifiée d'absence de méthode, par une réflexion tâtonnante, tâtilonne, scrupuleuse, qui s'est révélée dans notre science la plus féconde des disciplines..." (1). On peut ajouter qu'à côté des théoriciens purs, il a toujours existé et il existe encore des historiens de l'économie dont l'activité a pu être mise en question, mais dont l'importance et même la nécessité sont généralement reconnues (2).

L'exemple des Anglo-Saxons, celui des historiens, - on pourrait ajouter celui des statisticiens et des économètres - permettent d'assurer qu'une recherche à ras de terre, collant de très près aux faits, n'aurait rien d'hérétique par rapport aux traditions de la Science Economique. Ne nous y trompons pas d'ailleurs : la vogue (justifiée) des recherches d'économie globale ne doit pas faire perdre de vue le renouveau d'intérêt pour l'étude des comportements individuels d'agents saisis dans leurs rôles complexes (3).

(1) P. DIETERLEN, L'idéologie économique, Paris, Cujas, 1964, p. 26.

(2) Barry SUPPLE, Has the early history of developed countries any current relevance ? American Economic Review, Papers & Proceedings, may 1965, pp. 99-103.

(3) "Après s'être confinée longtemps dans une micro-économie... la Science Economique, à la suite des intuitions de Quesnay et de Malthus, et surtout des visions de Marx, s'est engagée dans une macro-économie dont la méthodologie difficile s'est précisée avec Keynes... Mais avec la recherche opérationnelle et l'économétrie, un courant nouveau a remis en valeur l'approche micro-économique" (J. PIAGET, communication au Congrès d'Evian, in "l'Homme et la Société", n° 2, oct. déc. 1966) ; à la recherche opérationnelle et à l'économétrie, il faudrait sans doute ajouter la psychologie économique.

*

* *

Ayant ainsi, je l'espère, dissipé les hésitations que pourraient éprouver des économistes à l'idée de recueillir et d'analyser des histoires de vie, je voudrais maintenant montrer ce que cette technique pourrait nous apporter. A ce propos, j'ai déjà été tenté plusieurs fois, en résumant le livre de LANGNESS, de transposer en termes économiques certaines de ses conclusions ; il suffit cependant d'indiquer la ligne générale de ces transpositions. Elle consiste à remplacer le mot "culture" par le mot "économie", ou à admettre explicitement, en tout cas, que les comportements économiques sont quelque chose qui fait partie de la culture. Les thèmes énumérés par LANGNESS au chapitre 2 de son livre (Usages potentiels des Histoires de Vie) deviennent alors :

- Description précise d'une économie concrète ;
- Rôle des déviants (qui peuvent être des innovateurs) ;
- Découpage des faits politiques, économiques, religieux, tel que l'envisagent les agents intéressés ;
- Passage de l'économie de subsistance à l'économie monétaire ; contact entre économie pré-capitaliste et économie capitaliste, avec tout le cortège des effets de choc (GENDARME), de percussion (WADE), de domination (PERROUX) etc..
- Etude des rapports entre économie et personnalité ; lequel explique l'autre ?

Les quatre dernières rubriques prévues par LANGNESS n'ont même pas besoin d'être transposées. Tout ce qu'il dit sur la nécessité de faire intervenir les variables psychologiques - saisies grâce aux histoires de vie - dans l'étude de la relation entre personnalité et culture s'applique parfaitement à celle des relations entre agent économique et économie globale (ou sectorielle). On pourrait dire, pour être plus précis :

- Que les problèmes qui préoccupent les économistes (apparition de l'esprit d'entreprise, apparition et propagation de l'innovation, modalités vécues de l'enrichissement, de l'épargne, de l'investissement, phénomènes d'exploitation, de frustration, d'angoisse économique, etc...) ne s'éclairent pas nettement si l'on n'a recours qu'aux sondages statistiques.
- Que les données trop globales recueillies par sondages statistiques sont peu utilisables. On nous a montré comment les pays concernés sont sous-développés, on ne nous a pas expliqué pourquoi ils le sont...

Grâce à l'analyse de biographies économiques, on acquerrait d'abord une bonne connaissance des supports individuels de l'économie, ainsi que de

leurs représentations mentales ; on se familiariserait avec les modalités de la formation des agents (apprentissage des us et coutumes économiques), de l'entrée dans l'univers des producteurs-consommateurs, de l'enrichissement ou de l'appauvrissement individuels, des mutations brusques (migrations, changements d'emploi), des relations entre les plans individuels et le plan de base de groupe. On pourrait peser, dans la séquence vraie des choix vécus, la part du délibéré et de l'involontaire dans les processus économiques (1). Pour finir, il faut bien reconnaître que l'aveu gênant de LANGNESS ("nous ne connaissons tout simplement pas assez bien les gens") pourrait et devrait être fait tout aussi bien par les économistes que par les anthropologues ; le sentiment de cette grave insuffisance devrait, à lui seul, contribuer à orienter les recherches vers l'étude des facteurs psychologiques saisis dans des biographies individuelles. La connaissance de l'économie d'un groupe, tout comme celle de sa culture, ne peut aller sans une connaissance intime des gens.

*

* *

Tout ceci emporte certaines conséquences. La plus saisissante est peut-être celle-ci : une certaine confusion ne va-t-elle pas se produire entre les diverses disciplines concernées, si les chercheurs recueillent et analysent des matériaux identiques ?

Je ne crois pas que cette considération mérite de nous arrêter très longtemps. Autant reconnaître, avec C. Wright MILLS, que "depuis peu, les anthropologues se sont penchés sur des communautés évoluées... ; inversement, sociologues et économistes se sont intéressés aux peuples embryonnaires. Aujourd'hui, ni l'objet ni la méthode ne distinguent plus l'anthropologie des sciences économiques et de la sociologie" (2). En fait, tous

(1) "Le sujet économique est un être qui réfléchit... qui calcule, qui projette, qui décide, selon le degré de liberté que son statut social lui assigne, mais toujours selon un certain degré de liberté, l'option minimale qui lui est laissée étant celle que La Fontaine assigne au bûcheron : subsister péniblement ou périr". P. DIETERLEN, op. cit. p. 45.

(2) C.W. MILLS, op. cit. p. 145.

les chercheurs de terrain utilisent des techniques à peu près identiques. Les économistes, par exemple, ont le choix entre deux grandes orientations : ou bien, se fondant sur un postulat behavioriste, ils recueillent des données chiffrées au moyen de relevés sélectifs portant sur un grand nombre d'individus (les unités d'information ainsi recueillies étant supposées sommables et comparables) ; ou bien, conscients que certaines variables psychologiques se mêlent inextricablement à la réalité, ils se tournent vers des interviews peu directives qui, tôt ou tard, devraient déboucher sur la biographie détaillée. Dans tout cela, rien de bien spécifique. Sur le terrain, l'unification des Sciences Humaines est réalisée depuis longtemps.

III

"La culture, écrit Jean CAZENEUVE, ne peut se définir vraiment qu'à travers les hommes qui la vivent... Autrement dit, elle ne peut être comprise qu'en termes psychologiques" (1). Si, au lieu de "culture", nous lisons "économie", nous justifions du même coup l'emploi des biographies dans notre discipline. Les modèles théoriques ne deviendront réalistes - et utilisables - que si, s'appuyant sur des cas concrets, ils montrent comment des individus sont pris dans l'économie globale, comment ces individus tiennent compte de leur situation pour élaborer leurs choix (ou pour ne pas choisir), comment ils réagissent à leur tour sur les quantités globales dont ils sont le support (2). Autre élément à inclure dans les modèles : cet "ensemble complexe de facteurs qualitatifs" qui fait que les pays se situent à différents "stades de développement" (3), et qu'on ne peut apprécier qu'en étudiant des cas individuels.

Pour conclure, revenons à LANGNESS : la méthode biographique n'est propre ni à l'anthropologie ni à aucune autre branche des Sciences Humaines. Le seul problème est de savoir si l'on accepte d'intégrer les variables psycholo-

(1) J. CAZENEUVE, L'Ethnologie, Paris, Larousse 1967. p.121.

(2) "Une tonne de cuivre, un espace géographique ne deviennent économiquement significatifs que par l'usage auxquels ils sont destinés ou qui en est fait, c'est-à-dire par la médiation des sujets qui les mettent en oeuvre" P. DIETERLEN, op. cit. p. 46.

(3) H. MYINT, Les Politiques de Développement, Paris, Ed. Ouvrières, 1966, p.14.

giques dans le domaine anthropologique ou économique. Tant qu'on ne s'intéresse qu'à la culture (à l'économie) considérée séparément des individus, les biographies sont utiles, mais non nécessaires. Tel pourrait être le point de vue des structuralistes, que les données purement psychologiques n'intéressent pas (p. 51). Au contraire, les chercheurs préoccupés par le problème des rapports entre culture (économie) et personnalité ne peuvent se permettre de négliger l'approche biographique (et psychologique). Si l'on veut sérieusement éclairer les problèmes de motivations et d'intériorisation (1), il est indispensable de recueillir en profondeur des données sur la personnalité ("personality data in depth").

Les histoires de vie représentent le type même de matériau susceptible d'être utilisé par n'importe quelle discipline des Sciences Humaines. D'où l'utilité, soulignée par LANGNESS, de créer un fonds commun d'histoires de vie comparables dont l'exploitation par différents spécialistes équivaudrait à une recherche vraiment interdisciplinaire. On ne peut s'empêcher de souhaiter que cette idée serve un jour de point de départ à un programme de recherches systématiques.

Dakar, juillet 1967

(1) SPIRO Melford, 1961. An overview and a suggested reorientation in Psychological Anthropology, Francis L.K. HSU, ed., Homewood. Ill. The Dorsey Cress.

Bibliographie

De la nombreuse bibliographie jointe à l'ouvrage, j'ai extrait certains titres relatifs à l'Afrique, en complétant la liste ainsi obtenue par quelques livres non cités par LANGNESS.

- AWOLOWO, Obafemi, 1960, *The Autobiography of Chief Obafemi AWOLOWO*, New York, Cambridge University Press.
L'auteur a été Premier Ministre de la Région Occidentale de la Nigéria, et leader de l'opposition au Parlement Fédéral. En 1963, il fut condamné à 10 ans de prison pour complot anti-gouvernemental.
- BELLO, Sir Ahamadu, 1966, *My Life*, Cambridge University Press.
Ahmadu BELLO était Sardauna de Sokoto, et Premier Ministre de la Région du Nord de la Nigéria. Son livre éclaire les relations entre Haoussa d'une part, Yoruba et Ibo d'autre part.
- BLACKING, John, 1964, *Black Background : The Childhood of a South African Girl*, New York : Abalard-Schuman.
- CARY, Joyce, *Mister Johnson*, Penguin Books.
Avant de se consacrer à la littérature, Joyce CARY avait été administrateur au Borgu, en Nigéria. Ce roman retrace avec humour et vérité la carrière d'un clerk africain.
- DELF, G., 1962, *Jomo Kenyatta*, New York : Doubleday.
- EAST, R., 1939, *Akiga's Story : The Tiv Tribe as Seen by One Of its Members*. Londres : International Institute of African Languages and Cultures.
- FALKNER, D., 1946, *Witch or What ? Nigéria*, 23/ 105-111. Lagos.
- FIELD, Margaret, 1948. *Akim Kotoku : An Oman of the Gold Coast*. Londres, Crown Agents for the Colonies.
- FORSBROOK, H.A., 1955 et 1956, *The Life of Justin, Part 1 & 2. An African Autobiography translated and annotated. Tanganyika Notes Record*, 41 : 31-57 et 42 : 19-30.
- FRANZ, G.H., 1929, *Tau, the Chieftain's Son*, Dundee, Natal.
- GOLLOCK, G.A., 1928, *Lives of Eminent Africans*. New York : Longman's, Green & C^o.
- HUDDLE, J.G., 1957, *The Life of Yakobo Adoko of Lango District*. *Uganda Journal*, 21/ 184-190.
- LAURENTIN, A., 1963, *Nzakara Women*. In *Women of Tropical Africa*, D. Paulme ed., University of California Press.

- LUTHULI, Albert, 1962, Let my People Go : an Autobiography. Johannesburg : Collins.
- MOORE, G., 1957, Amos Tutuola, A Nigerian Visionary. Black Orpheus, 1/ 27-35.
- PERHAM, M.F., 1936, Ten Africans. Londres, Faber.
- REYHER, Rebecca, 1948, Zulu Woman. New York : Columbia University Press.
- SACH, Wulf, 1937, Black Hamlet, The Mind of an African Negro Revealed by Psychoanalysis. Londres : Geoffrey Bles.
- SEABURY, R.J., 1945, Daughter of African, Boston : Pilgrim Press.
- SMITH, M.F., 1954, Baba of Karo. Londres : Faber.
- TURNBULL, Colin M., 1962, The Lonely African. New York : Simon and Schuster.

-:-:-:-